

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Écueil du sage \(L'\)](#)[Item](#)[Droit du Seigneur \(Le\), comédie en vers par M. de Voltaire. Représentée pour la première fois, sous le titre de L'Écueil du sage, par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 18 janvier 1762.](#)

## **Droit du Seigneur (Le), comédie en vers par M. de Voltaire. Représentée pour la première fois, sous le titre de L'Écueil du sage, par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 18 janvier 1762,**

**Auteur : Voltaire (1694-1778)**

### **Description & Analyse**

Description Bengesco, n 253.

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

121 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Comédie en cinq actes et en vers](#)

### **Informations éditoriales**

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, YF-7191

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11928669t>

### **Informations sur le document**

Genre Théâtre (Comédie)

Éléments codicologiques In-8° , 119 p.

Date 1763 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Genève, chez les frères associés

# Relations entre les documents

## Collection *Écueil du sage* (L')

[Écueil du sage \(L'\), comédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Droit du Seigneur \(Le\), comédie en trois actes et en vers](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

## Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)  
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

## Citer cette page

Voltaire (1694-1778), *Droit du Seigneur (Le)*, comédie en vers par M. de Voltaire. Représentée pour la première fois, sous le titre de *L'Écueil du sage* par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 18 janvier 1762, 1763 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/09/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/113>

Notice créée le 29/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

---

Y 5749<sup>p.</sup>  
IA

LE DROIT  
DU

SEIGNEUR,  
COMEDIE EN VERS,  
PAR M. DE VOLTAIRE:

*Représentée pour la première fois, sous le titre de  
l'Ecueil du Sage, par les Comédiens François  
Ordinaires du Roi, le 18 Janvier 1762.*

---

Le prix est de trente sols.

---



A GENÈVE,  
CHEZ LES FRÈRES ASSOCIÉS.

---

M. DCC LXIII.

---

## A C T E U R S .

Le Marquis du CARRAGÉ.

Le Chevalier GERNANCE.

LE BAILLIF.

MATHURIN, Fermier.

DIGNANT, ancien Domestique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, seconde femme de Dignant.

DORMENE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

DOMESTIQUES.

*Les deux premiers Actes se passent sous les  
arbres du Village. Les trois derniers dans le  
Vestibule du Château.*

*La Scène est supposée en Picardie, & l'action  
du tems de Henri II.*



LE DROIT  
DU  
SEIGNEUR,  
COMEDIE.

---

---

ACTE PREMIER.

---

---

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.



COUrez-moi, Monsieur le Magister ;  
Vous sçavez tout, du moins vous avez l'air  
De tout sçavoir ; car vous lisez sans cesse  
Dans l'Almanach. D'où vient que ma maîtresse

S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?  
D'où vient cela ?

Aij

---

4 LE DROIT DU SEIGNEUR,

---

LE B A I L L I F.

Plaisante question !

Eh que t'importe ?

M A T H U R I N.

Oh ! cela me tourmente ;

J'ai mes raisons.

LE B A I L L I F.

Elle s'appelle Acante ? ? ?

C'est un beau nom ; il vient du Grec *Antos* ;

Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.

*Flos* se traduit par fleur, & ta future

Est une fleur que la belle Nature,

Pour la cueillir, façonna de sa main ;

Elle sera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque pere, à sa guise,

Donne des noms aux enfans qu'on baptise.

Acante a pris son nom de son parreïn,

Comme le tien te nomma Mathurin.

M A T H U R I N.

Acante vient du Grec ?

LE B A I L L I F.

Chose certaine.

M A T H U R I N.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE B A I L L I F

Ah ! qu'il vienne

De Picardie ou d'Artois : un savant  
A ces noms-là s'arrête rarement.  
Tu n'as point de nom , toi, ce n'est qu'aux Belles  
D'en avoir un ; car il faut parler d'elles.

## M A T H U R I N.

Je ne fais , mais ce nom Grec me déplaît.  
Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est.  
Ma maitresse est Villageoise , & je gage  
Que ce nom-la n'est pas de mon village.  
Acante , soit. Son vieux pere Dignant  
Semble accorder sa fille en rechignant ;  
Et cette fille , avant d'être ma femme ,  
Parait aussi rechigner dans son ame.  
Oui , cette Acante , en un mo. , cette fleur ,  
Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur.  
De supposer que Mathurin la cueille.  
Elle est hautaine , & dans soi se recueille,  
Me parle peu , fait de moi peu de cas ;  
Et quand je parle , elle n'écoute pas :  
Et n'eût été Berthe sa belle mere ,  
Qui , haut la main , régente son vieux pere ;  
Ce mariage , en mon chef résolu ,  
N'auroit été , je crois , jamais conclu.

## L E B A I L L I E.

Il l'est enfin : & , de maniere exacte,  
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;  
Car si je suis le Magister d'ici ,  
Je suis Baillif , je suis Notaire aussi ;  
Et je suis prêt , dans mes trois caracteres ,  
A te servir dans toutes tes affaires.  
Que veux-tu ? Dis.

A iij

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment  
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah ! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très pressé. — voyez-vous ? l'âge avance.  
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;  
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux,  
Mais l'être seul ! — Il vaut mieux l'être deux.  
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : Et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à votre Sacrement,  
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.  
Elle vous aime avec quelque tendresse,  
Vous & vos biens ; elle eut de vous promesse  
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh ! bien, je dépromets.  
Je veux, pour moi, m'arranger désormais,  
Car je suis riche, & coq de mon village.  
Colette veut m'avoir par mariage,

Et moi je veux du conjugal lien  
Pour mon plaisir , & non pas pour le sien.  
Je n'aime plus Colette : c'est Acante,  
Entendez - vous ? qui seule ici me tente.  
Entendez - vous , Magister trop rétif !

L E B A I L L I F.

Oui , j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;  
Et pour signer vous devriez attendre  
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;  
Il vient demain , ne faites rien sans lui.

M A T H U R I N.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

L E B A I L L I F.

Comment ?

M A T H U R I N.

Eh ! oui , ma tête est peu sçavante,  
Mais on connoît la coutume impudente  
De nos Seigneurs de ce canton Picard.  
C'est bien allez qu'à nos biens on ait part ;  
Sans en avoir encore à nos Epouses.  
Des Mathurins les têtes sont jalouses.  
J'aimerois mieux demeurer vieux garçon ,  
Que d'être Epoux avec cette façon.  
Le vilain Droit !

L E B A I L L I F.

Mais , il est fort honnête.  
Il est permis de parler tête à tête  
A sa Sujette , afin de la tourner  
A son devoir , & de l'endoctriner.

A iv

8 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine  
Cette disciple à qui je me destine ;  
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur  
Pour se fâcher. C'est le Droit du Seigneur ,  
Et c'est à nous, en personnes discrettes,  
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce Droit ;

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien long-tems  
S'est établi : ça vient du Droit des gens.

MATHURIN.

Mais, sur ce pied, dans toutes les familles  
Chacun pourroit endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout . . . C'est une invention  
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom ;  
Car, vois-tu bien ? autrefois les ancêtres  
De Monseigneur s'étoient rendus les maîtres  
De nos ayeux, regnoient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! Nos ayeux étoient donc de grands fots.

## LE B A I L L I F.

Pas plus que toi , les Seigneurs du Village  
Devoient avoir un Droit de vasselage.

## M A T H U R I N.

Pourquoi cela ? Sommes-nous pas paitris  
D'un seul limon , de lait comme eux nourris ?  
N'avons-nous pas omme eux des bras , des jambes ?  
Et mieux tournés , & plus forts , plus ingambes ?  
Une cervelle avec quoi nous pensons  
Beaucoup mieux qu'eux , car nous les attrapons ?  
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne  
De voir toujours qu'une seule personne  
Commande en maître à tous ses compagnons,  
Comme un Berger fait tondre ses moutons.  
Quand je suis seul , à tout cela je pense  
Profondément. Je vois notre naissance  
Et notre mort , à la Ville , au Hameau,  
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.  
Pourquoi la vie est-elle différente ?  
Je n'en vois pas la raison ; ça tourmente.  
Les Mathurins & les Godelureaux ,  
Et les Baillifs , ma foi , sont tous égaux.

## LE B A I L L I F.

C'est très bien dit , Mathurin : mais je gage ,  
Si tes valets te tenoient ce langage ,  
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos  
Réfuterait puillamment leurs propos.  
Tu les ferois rentrer vite à leur place.

## M A T H U R I N.

Oui , vous avez raison ; ça m'embarrasse ;

Oui, ça pourrait me donner du souci.  
Mais, passez-moi, vous m'avoûrez aussi,  
Que quand chez moi mon valet se marie,  
C'est pour lui seul, non pour ma Seigneurie,  
Qu'à la moitié moi je ne prétends rien,  
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,  
Compère, aux Grands les nôtres appartiennent.  
Que ton esprit est bas, sourd & brutal !  
Tu n'as pas lu le code féodal.

MATHURIN.

Féodal ! Qu'est-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient son origine  
Du mot *fides*, de la langue Latine :  
C'est comme qui diroit. . . . .

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec  
Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,  
Si tu me dis des sottises pareilles,  
Je pourrai bien frotter tes deux oreilles ?  
[ Il menace le Baillif qui parle toujours en reculant ;  
& Mathurin court après lui. ]

LE BAILLIF.

Je suis Baillif, ne t'en avise pas :  
*Fides* veut dire *foi* : conviens-tu pas  
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage

A Monseigneur le Marquis du Carrage?  
Que tu lui dois dimes, champart, argent?  
Que tu lui dois .....

MATHURIN.

Baillif *outré-cuidant*,

Oni je dois rôt ; j'en enrage dans l'ame ;  
Mais palfandié , je ne dois point ma femme ,  
Maudit Baillif !

LE BAILLIF , *en s'en allant*.

Va , nousçavons la loi ;  
Nous aurons bien ta femme ici sans toi .

---

## SCENE II.

MATHURIN *seul*,

C Hien de Baillif ! que ton Latin m'irrite !  
Ah ! sans Latin marions-nous bien-vite ?  
Parlons au Pere , à la Fille surtout :  
Car ce que je veux , moi , j'en viens à bout .  
Voilà comme je suis ; j'ai dans ma tête  
Prétendu faire une fortune honnête :  
La voilà faite. Une fille d'ici  
Me tracaçoit , me donnoit du souci :  
C'étoit Colette , & j'ai vu la friponne  
Pour mes écus , muguetter ma personne ;  
Y'ai voulu rompre , & je romps : j'ai l'espoir  
D'avoir Acante , & je m'en vais la voir ,  
Car je m'en vais lui parler. Sa maniere

---

12      *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

---

Est dédaigneuse, & son allure est fiere ;  
Moi je le suis : & dès que je l'aurai,  
Tout aussitôt je vous la réduirai ?  
Car je le veux. Allons . . . .

---

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE.

(*courant après.*)

COLETTE.

**J** Et'y prends, traître !

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connoître ?

MATHURIN.

Si fait : . . . . Bon jour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.  
De tes bons-jours je suis fort étonnée ;  
Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année  
C'étoit tantôt un bouquet de jasmin,  
Puis des rubans pour orner ta Bergere ;

Tantôt des vers que tu me faisois faire  
Par le Baillif qui n'en entendoit rien ,  
Ni toi, ni moi : . . . mais tout alloit fort bien :  
Tout est passé , lâche ! tu me délaisses ?

MATHURIN.

Où , mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses ,  
Tant de bouquets acceptés & rendus ,  
C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non , mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi , misérable ?

MATHURIN.

Mais , j'er'aimais ; je n'aime plus. Le Diable  
A t'épouser me poussa vivement ;  
En sens contraire il me pousse à présent ;  
Il est le maître.

COLETTE.

Eh ! va , va , ta Colette  
N'est plus si forte , & sa raison s'est faite.  
Le Diable est juste , & tu diras pourquoi  
Tu prends les airs de te moquer de moi ,  
Pour avoir fait à Paris un voyage ,  
Te voila donc petit-maitre au village ?  
Tu penses donc que le droit t'est acquis

D'être en amour fripon comme un Marquis ?  
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !  
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante ?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison.  
Et pour quelqu'un de notre Picardie  
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.  
Tu m'aurois fait trop d'amis entre nous.  
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.  
Acante, enfin, aura la préférence.  
La chose est faite. Adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu ! Non pas, traître, je te suivrai,  
Et contre ton contrat je m'inscrirai.  
Mon pere étoit Procureur : ma famille  
A du crédit, & j'en ai, je suis fille ;  
Et Monseigneur donne protection,  
Quand il le faut, aux filles du canton ;  
Et devant lui nous ferons comparoître  
Un gros fermier qui fait le petit-maître,  
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.  
Je te ferai rentrer dans ton état,  
Nous apprendrons à ta mine insolente,  
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse; il faut  
Voir le beau-pere , & conclure au plutôt.

---

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE,  
COLETTE.

MATHURIN.

**A**llons , beau-pere , allons bâcler la chose.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien , non je m'oppose  
A ces Contrats , à ces noces , à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.  
Gardez-vous bien , s'il vous plaît , ma voisine ,  
De vous laisser engeoler sur sa mine.  
Il me trompa quatorze mois entiers.  
Chassez cet homme.

ACANTE.

Helas ! très-volontiers.

## MATHURIN.

Très-volontiers! . . . Tout ce train - là me lasse ;  
 Je suis têtù ; je veux que tout se passe  
 A mon plaisir , suivant mes volontés,  
 Car je suis riche. — Or , beau-pere , écoutez ;  
 Pour honorer en moi mon mariage ,  
 Je me dégrasse , & j'achette au Bailliage  
 L'emploi brillant de Receveur Royal  
 Dans le Grenier à Sel ; ça n'est pas mal.  
 Mon fils sera Conseiller ; & ma fille  
 Relèvera quelque noble famille.  
 Mes petits fils deviendront Prédens.  
 De Monseigneur un jour les descendans  
 Feront leur cour aux miens ; & quand j'y pense,  
 Je me rengorge , & me quarre d'avance.

## DIGNANT.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'aprésent  
 On ne peut rien sans le consentement  
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

## MATHURIN.

Et pourquoi ça ?

## DIGNANT.

Mais , c'est que ça doit être ;  
 A tous Seigneurs tous honneurs.

## COLETTE , à Mathurin.

Oui , vilain.  
 Il t'en cuira , je t'en réponds.

## MATHURIN.

## MATHURIN.

Voisin,  
Notre Baillif t'a donné sa folie.  
Eh ! dis-moi - donc , s'il prend en fantaisie  
À Monseigneur d'avoir femme au logis ,  
A-t-il besoin de prendre ton avis ?

## DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique  
De père en fils dans cette Terre antique ;  
Je suis né pauvre , & je deviens cassé.  
Le peu d'argent que j'avois amassé  
Fut employé pour élever Acante.  
Notre Baillif dit qu'elle est fort savante ;  
Et qu'entre nous son éducation  
Est au dessus de sa condition.  
C'est ce qui fait que ma seconde épouse ;  
Sa belle-mère , est fâchée & jalouse ,  
Et la maltraite , & me maltraite aussi.  
De tout cela je suis fort en souci.  
Je voudrais bien te donner cette fille ,  
Mais je ne puis établir ma famille ,  
Sans Monseigneur. Je vis de ses bontés ;  
Je lui dois tout ; j'attends ses volontés.  
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire ;

## ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne , mon père ?

## COLETTE.

Eh ! bien , fripon , tu crois que tu l'auras ?  
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

a

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi , ça m'irrite.

---

S C E N E V.

Les Acteurs précédens , Madame BERTHE.

MATHURIN , à Berthe qui arrive.

**M**A belle-mere , arrivez , venez vite.  
Vous n'êtes plus la maitresse au logis.  
Chacun rebéque , & je vous avertis.  
Que si la chose en cet état demeure ,  
Si je ne suis marié tout à l'heure ,  
Je ne le serai point , tout est fini ,  
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a délobé ?  
Qui contredit , s'il vous plaît , quand j'ordonne ?  
Serait-ce vous , mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne ,  
Nous n'avons garde ; & Mathurin veut bien  
Prendre ma fille à peu près avec rien ;  
J'en suis content ; & je dois me promettre  
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez , allez , épargnez-vous ce soin ;

C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;  
Et quand la chose une fois sera faite ,  
Il faudra bien , ma foi , qu'il le permette.

D I G N A N T ,

Mais ...

B E R T H E .

Mais il faut suivre ce que je dis.  
Je ne veux plus souffrir dans mon logis ,  
A mes dépens , une fille indolente ,  
Qui ne fait rien , de rien ne se tourmente ;  
Qui s'imagine avoir de la beauté ,  
Pour être en droit d'avoir de la fierté.  
Mademoiselle , avec sa froide mine ,  
Ne daigne pas aider à la cuisine ;  
Elle se mire , ajuste son chignon ,  
Fredonne un air en brodant un jupon ;  
Ne parle point , & le soir en cachette  
Lit des Romans que le Baillif lui prête.  
Eh ! bien , voyez , elle ne répond rien.  
Je me repens de lui faire du bien.  
Elle est muette ainsi qu'une pécure.

M A T H U R I N .

Ah ! c'est tout jeune , & ça n'a pas encore  
L'esprit formé ; ça vient avec le tems.

D I G N A N T .

Ma bonne , il faut quelques ménagemens  
Pour une fille ; elles ont d'ordinaire  
De l'embarras dans cette grande affaire ;  
C'est modestie , & pudeur que cela.  
Comme elle , enfin , vous passâtes par-là ;  
Je m'en souviens , vous étiez fort revêche.

B ij

BERTHE.

Eh ! finissons. Allons, qu'on se dépêche.  
Quels fors propos ! Suivez - moi promptement  
Chez le Baillif.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel ! que dois-je faire !

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,  
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc ! Sans sourciller.

Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,  
Sans la gêner, & laissons-lui reprendre  
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes sens

---

C O M E' D I E.

---

22

Sont pénétrés de vos soins in tu'gens ;  
Croyez qu'en tout je distingue mon pere,

MATHURIN.

Ma fame Berthe , on ne distingue guere  
Ni vous , ni moi : la Belle a le maintien  
Un peu bien sec , mais cela n'y fait rien ;  
Et je répons , dès qu'elle sera nôtre ,  
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

( Ils sortent. )

A C A N T E.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !  
Me faudra-t-il épouser Mathurin !

---

S C E N E V I.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fais rien , crois-moi , ma chere amie.  
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?  
Tu peux trouver beaucoup mieux : que fait-on ?  
Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T E.

Mon Dieu non.  
Mais , vois-tu bien ? je ne suis plus soûfferte  
Dans le logis de la marâtre Berthe ;

B ij

Je suis chassée , il me faut un abri,  
Et par besoin je dois prendre un mari.  
C'est en pleurant que je cause ta peine.  
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine.  
Mais je ne sçais comment m'y prendre , hélas !  
Que devenir ? Dis-moi , ne sçais-tu pas  
Si Monseigneur doit venir dans ses Terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

A C A N T E.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne sçais guères  
Dans mon taudis les nouvelles de Cour.  
Mais s'il revient , ce doit être un grand jour.  
Il met , dit on , la paix dans les familles.  
Il rend justice , il a grand soin des filles.

A C A N T E.

Ah ! s'il pouvoit me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

A C A N T E.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles ,  
Qui dans l'Armée ont très-peu de pareilles ;  
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

C O L E T T E.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

A C A N T E.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

C O L E T T E.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas , vous , & que je sorte  
A mon honneur du cas triste où je suis.

A C A N T E.

Comme le tien , mon cœur est plein d'ennuis.  
Non loin d'ici , quelquefois on me mene  
Dans un Château de la jeune Dormene . . . . .

C O L E T T E.

Près de nos bois ? . . . . Ah ! le plaisant Château !  
De Mathurin le logis est plus beau ;  
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

A C A N T E.

Oui , je le fais ; mais cette Demoiselle  
Est autre chose , elle est de qualité ;  
On la respecte avec sa pauvreté.  
Elle a près d'elle une vieille personne  
Qu'on nomme Laure , & de qui l'ame est honne.  
Laure est aussi d'une grande Maison.

C O L E T T E.

Qu'importe encor ?

B i n

## A C A N T E.

Les gens d'un certain nom,  
 ( J'ai remarqué cela , chere Colette , )  
 En sçavent plus , ont l'ame autrement faite ;  
 Ont de l'esprit , des sentimens plus grands ;  
 Meilleurs que nous.

## C O L E T T E.

Oui , dès leurs premiers ans  
 Avec grand soin leur ame est façonnée,  
 La nôtre hélas ! languit , abandonnée.  
 Comme on apprend à chanter , à danser ,  
 Les gens du monde apprennent à penser.

## A C A N T E.

Cette Dormene & cette vieille Dame  
 Semblent donner quelque chose à mon ame.  
 Je crois en valoir mieux quand je les voi ;  
 J'ai de l'orgueil & je ne sçais pourquoi ;  
 Et les bontés de Dormene & de Laure  
 Me font haïr mille fois plus encore  
 Madame Berthe & Monsieur Mathurin.

## C O L E T T E.

Quitte-les tous.

## A C A N T E.

Je n'ose , mais enfin  
 J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.  
 Dis-moi l'abord , Colette , en quoi consiste  
 Ce fameux Droit du Seigneur ?

C O L E T T E.

Oh! ma foi;  
Va consulter de plus doctes que moi.  
Je ne suis point mariée, & l'affaire,  
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.  
Seconde-moi; fais que je vienne à bout  
D'être épouse, & je te dirai tout.

A C A N T E.

Ah! j'y ferai mon possible.

C O L E T T E.

Ma mere  
Est très-alerte & conduit mon affaire.  
Elle me fait, par un Acte plaintif  
Pousser mon droit pardevant le Baillif.  
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice!  
Chere Colette, agissons bien à point,  
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.  
Tu gagneras assez à ce partage,  
Mais en perdant, je gagne davantage.

*Fin du premier Acte.*

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLIF, *Philippe* son valet, COLETTE.

LE BAILLIF.

**M**A robe, allons : — du respect ; — vite , Philippe.  
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe.  
J'ai des clients qu'il faut expédier.  
Je suis Baillif ; je te fais mon Huissier.  
Amene-moi Colette à l'Audience.

( *Il s'assied devant la table , & feuillette un grand livre.* )

L'affaire est grave & de grande importance.  
*De matrimonio*—Chapitre deux.  
Empêchements : — ces cas - là sont verveux ;  
Il faut sçavoir de la Jurisprudence.

( *à Colette.* )

Approchez-vous , faites la révérence,  
Colette ; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit ; je suis Colette.

LE BAILLIF *écrit*

Bon ;

Colette.— Il faut dire ensuite son âge.  
N'avez-vous pas trente ans & davantage ?

C O L E T T E.

Ei donc ! Monsieur ; j'ai vingt ans tout au plus.

L E B A I L L I F, *écrivain.*

Çà, vingt ans passés.— Ils sont bien révolus ?

C O L E T T E.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;  
Et jeune ou non, sçachez que je m'oppose  
A tout Contrat qu'un Mathurin sans foi  
Fera jamais avec d'autres que moi ?

L E B A I L L I F.

Vos oppositions seront notoires.  
Çà, vous avez des raisons péremptoires ?

C O L E T T E,

J'ai cent raisons.

L E B A I L L I F.

Dites-les.—Auroit-il...

C O L E T T E.

Oh ! oui, Monsieur.

L E B A I L L I F.

Mais vous coupez le fil ;  
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh! tant! J'aurais plus d'un mari sans lui,  
Et me voila pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses;  
Il promettait, il jurait que dans peu  
Il me prendrait en légitime nocud.

LE BAILLIF, *écrivain.*

En légitime nocud! — Quelle malice!  
Ça, produisez les Lettres en Justice.

COLETTE,

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,  
Et je croyais tout ce qu'il me disait;  
Quand tous les jours on parle te-à-tête  
A son amant d'une manière honnête,  
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLIF.

Mais du moins,

Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

## C O L E T T E.

Moi, point du tout; — mon témoin c'est moi-même:  
Est ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?  
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner  
Que Mathurin osât m'abanlonner?  
Il me parlait d'amitié, de constance,  
Je l'écoutais, & c'était en présence  
De mes moutons, dans son pré, dans le mien;  
Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

## L E B A I L L I F.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire,  
Votre plainte en Droit ne peut suffire;  
On ne produit ni témoins ni billers,  
On ne vous a rien fait, rien écrit.

## C O L E T T E.

Mais

Un Mathurin aura donc l'insolence  
Impunément d'abuser l'innocence!

## L E B A I L L I F.

En abuser! Mais vraiment, c'est un cas  
Epouvantable, & vous n'en parlez pas!  
Instrumentons: — Laquelle nous remontre  
Que Mathurin en plus d'une rencontre,  
Se prévalant de sa simplicité,  
A méchamment contre icelle attenté;  
Laquelle insiste & répète dommages,  
Frais, intérêts pour raison des outrages  
Contre les loix faits par le suborneur,  
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela , je ne veux pas qu'on dise  
Dans le Pays une telle sottise.  
Mon honneur est très-intact ; & pour peu  
Qu'on l'eût blessé l'on auroit vû beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger , il faut être outragée ,  
Et par écrit coucher en mots exprès  
Quels attentats encontre vous sont faits ;  
Articuler les lieux , les circonstances ,  
*quis , quid , ubi* , les excès , insolences ,  
Enormités , sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout , il faut sçavoir la suite  
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh ! rien ne produit rien.  
Traître Baillif , qu'entendez-vous ?

L E B A I L L I F.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ses procédures  
Perdu le sens , & nous dit des injures ;  
Et n'apportant nulle preuve du fait ,  
L'empêchement est nul , de nul effet.

( Il se leve )

Depuis une heure en vain je vous écoute  
Vous n'avez rien prouvé , je vous déboute.

C O L E T T E.

Me débouter , moi ?

L E B A I L L I F.

Vous.

C O L E T T E.

Maudit Baillif !

Je suis déboutée ?

L E B A I L L I F.

Oui ; quand le plaignif

Ne peut donner des raisons qui convainquent ,  
On le déboute , & les adversaires vainquent.  
Sur Mathurin n'ayant point action  
Nous procédons à la conclusion.

C O L E T T E.

Non , non , Baillif , vous aurez beau conclure ,  
Instrumenter & signer , je vous jure  
Qu'il n'aura point son Acante.

## LE B A I L L I F.

Il l'aura.  
 De Monseigneur le Droit se maintiendra.  
 Je suis Baillif, & j'ai le Droit du Maître.  
 C'est devant moi qu'il faudra comparaître.  
 Consolez-vous, sçachez que vous aurez  
 Affaire à moi, quand vous vous marierez.

## C O L E T T E.

J'aimerais mieux, le reste de ma vie,  
 Demeurer fille.

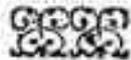
## L E B A I L L I F.

Oh ! je vous en défie.

## S C E N E II.

[C O L E T T E, seule.

A H ! comment faire ? où reprendre mon bien ?  
 J'ai protesté, cela ne sert de rien.  
 On va signer : que je suis tourmentée !



S C E N E

SCENE III  
COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

**A** Mon secours! me voilà deboutée.

ACANTE.  
Deboutée?

COLETTE.  
Oui; l'ingrat vous est promis  
On me déboute.

ACANTE.  
Hélas! je suis bien pis!  
De mes chagrins mon ame est oppressée;  
Ma chaîne est prête, & je suis fiancée,  
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.  
Né hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.  
Honnêtement.  
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine  
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.  
Non pas pour toi. Tu portes dans ton air

G

Je ne sçais quoi de brillant & de fier ;  
A Mathurin cela ne convient guere,  
Et ce maraud était mieux mon affaire.

A C A N T E.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens,  
Dis-moi, Colette, as-tu lu des Romans ?

C O L E T T E.

Moi ? — Non, jamais.

A C A N T E.

Le Baillif Metaproste  
M'en a prêté. — Mon Dieu ! la belle chose !

C O L E T T E.

En quoi si belle ?

A C A N T E.

On y voit des Amans  
Si courageux, si tendres, si galans !

C O L E T T E.

Oh ! Mathurin n'est pas comme eux.

A C A N T E.

Que les Romans rendent l'ame inquiète !  
Colette,

C O L E T T E.

Eh ! d'où vient donc ?

---

C O M È D I E.

---

35

A C A N T È.

Ils forment trop l'esprit,  
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.  
A réfléchir que de nuits j'ai passées !  
Que les Romans font naître de pensées !  
Que les Héros de ces livres charmans  
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !  
Cette lumière était pour moi féconde,  
Je me voyais dans un tout autre monde,  
J'étais au Ciel, — Ah ! qu'il m'était bien dur  
De retomber dans mon état obscur ;  
Le cœur tout plein de ce grand étalage,  
De me trouver au fond de mon village,  
Et de descendre, après un vol divin,  
Des Amadis à Maître Mathurin !

C O L E T T E.

Votre propos me ravit ; & je jure  
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T È.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,  
Que ce Marquis, ce beau Seigneur, qui tient  
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,  
De sa présence honora la Province ?  
Il s'est passé juste un an & deux mois,  
Depuis qu'il vint pour cette seule fois,  
T'en souvient-il ? Nous le vîmes à table ;  
Il m'accueillit. Ah ! qu'il était affable !  
Tous ses discours étaient des mots choisis  
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.  
C'était, Colette, une langue nouvelle,

C ij

Supérieure & pourtant naturelle,  
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,  
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,  
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,  
Le fer en main, courait le sanglier?

C O L E T T E.

Oui, quelque idée & confuse & légère  
Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distincte & claire,

Je crois le voir avec cet air si grand  
Sur ce cheval superbe & bondissant.  
Près d'un gros chêne, il perce de sa lance  
Le sanglier, qui contre lui s'élançe.  
Dans ce moment j'entendis mille voix  
Que répétaient les Echos de nos bois;  
Et de bon cœur, (il faut que j'en convienne)  
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne,  
De son départ je suis encor témoin.  
On l'entourait, je n'étais pas bien loin,  
Il me parla.—Depuis ce jour, ma chère,  
Tous les Romans ont le droit de me plaire;  
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,  
Il me parait qu'ils me parlaient de lui.

C O L E T T E.

Ah! qu'un Roman est beau!

A C A N T E.

C'est la peinture  
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

C O L E T T E.

D'après nature! —Entre nous deux, ton cœur  
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

A C A N T E.

Oh! non, je n'ose, & je sens la distance  
Qu'entre nous deux met son rang, sa naissance.  
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux  
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?  
A cette erreur trop de raison s'oppose.  
Non, j'en aime point, mais il est cause  
Que l'ayant vu, je ne peux à présent  
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

C O L E T T E.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,  
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?  
J'avouerai moi que l'on m'en a conté.

A C A N T E.

Un étourdi prit quelque liberté:  
Il s'appellait le Chevalier Germance.  
Son fier maintien, son air, son insolence  
Me révoltaient, loin de m'en imposer.  
Il fut surpris de se voir mépriser,  
Et réprimant sa poursuite hardie,

C ij,

8 LE DROIT DU SEIGNEUR.

Je lui fis voir combien la modestie  
Était plus fière, & pouvait, d'un coup d'œil,  
Faire trembler l'imprudence & l'orgueil.  
Ce Chevalier serait assez capable,  
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.  
Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend,  
Que Monseigneur, ô Ciel ! est différent !

COLETTE.

Ce Chevalier n'étant donc guère sage ?  
Ça, qui des deux te déplaît davantage,  
De Mathurin, ou de cet effronté !

ACANTE.

Oh ! Mathurin : — C'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;  
Pourrait-il pas te dépeñrer du traître ?  
Tu me parais si belle !

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Que tu pourras mieux réussir que moi. Je croi,

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute

Car on le dit.

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute?

C O L E T T E.

J'en suis certaine , & je retiens ma part  
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;  
Il n'arrivera point ; on me fiance ,  
Tout est conclu , je suis sans esperance.  
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;  
Mathurin presse , & je meurs de douleur.

C O L E T T E.

Eh ! moque-toi de Berthe.

A C A N T E,

Hélas ! Dormène ;

Si je lui parle , entrera dans ma peine.  
Je vais prier Dormène de m'aider  
De son appui , qu'elle daigne accorder  
Aux malheureux : cette Dame est si bonne !  
Laure , surtout , cette vieille personne ,  
Par le malheur sensible à la pitié ,  
Qui m'a souvent montré tant d'amitié ,  
Me donnera des conseils.

C O L E T T E.

A notre âge ;

Il faut de bons amis , rien n'est plus sage.  
Tu trembles ?

A C A N T E.

Oui.

C O L E T T E.

Par ces lieux détournés

Viens avec moi.

C iv

## SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,  
DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

QUEL chemin vous prenez !  
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre  
À son devoir , faut-il se faire attendre ?  
Quelle indolence ! & quel air de froideur !  
Vous me glacez : votre mauvaise humeur  
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.  
On vous marie , & vous êtes fâchée !  
Hou , l'idiote ! Allons , ça , Mathurin,  
Soyez le maître & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main & veut l'em-*  
*brasser.*

Ah ! palfandié . . . .

BERTHE.

Voyez la malhonnête !  
Elle rechigne , & détourne la tête !

---

C O M E D I E.

---

+1

A C A N T E.

Pardon, mon Pere; hélas ! vous excusez  
Mon embarras, vous le favorisez,  
Et vous sentez quelle douleur amere  
Je dois souffrir en quittant un tel Pere.

B E R T H E.

Et rien pour moi ?

M A T H U R I N.

Ni rien pour moi non-plus ?

C O L E T T E.

Non, rien, méchant ; tu n'auras qu'un refus.

M A T H U R I N.

On me fiance.

C O L E T T E.

Et va, va, fiançailles  
Avez souvent ne font pas époufailles ;  
Laisse-moi faire.

D I G N A N T.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?  
C'est un Courrier : c'est je pense, un des Gens  
De Monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

## SCÈNE V.

*Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.*

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la Campagne,  
Nous avons sauvé Metz, mon Maître & moi,  
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!  
Vive mon Maître! — Il a bien du courage,  
Mais il est trop sérieux pour son âge:  
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,  
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.  
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui. — Vous serez de la cérémonie.  
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!  
Nous danserons, nous serons tous joyeux.  
Ta fille est belle. — Ah! ah! c'est toi, Colette?  
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?  
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu! non.

C H A M P A G N E.

Il fait fort mal.

C O L E T T E.

Le traître , le fripon  
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

C H A M P A G N E.

Il fait fort bien ; je répons sur mon ame  
Que cet hymen à mon Maître agréera,  
Et que la noce à ses frais le fera.

A C A N T E.

Comment ! il vient ?

C H A M P A G N E.

Peut-être ce soit même.

D I G N A N T.

Quoi ! ce Seigneur , ce bon Maître que j'aime ,  
Je puis le voir encore avant ma mort ?  
S'il est ainsi , je bénirai mon sort.

A C A N T E.

Puisqu'il revient , permettez , mon cher Pere ,  
De vous prier , ( devant ma Belle-mere )  
De vouloir bien ne rien précipiter  
Sans son aveu , sans l'oser consulter ;  
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;  
C'est un respect , sans doute , qu'il mérite.

M A T H U R I N.

Foin du respect !



COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(*ils sortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh! oh! nos gens viennent en diligence.

Eh! quoi, déjà le Chevalier Germance?

---

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

**V**ous êtes fin, Monsieur le Chevalier,  
Très à propos vous venez le premier.  
Dans tous vos faits votre beau talent brille.  
Vous vous doutez qu'on marie une fille;  
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment,  
Je la connais; j'apprends en arrivant,  
Que Mathurin se donne l'insolence  
Des'appliquer ce bijou d'importance;  
Mon bon destin nous a fait accourir  
Pour y mettre ordre: il ne faut pas souffrir  
Qu'un riche Ruffre ait les tendres prémices  
D'un Beauté qui ferait les délices

---

46 LE DROIT DU SEIGNEUR,

---

Des plus hupés, & des plus délicats,  
Pour le Marquis, il ne se hâte pas.  
C'est, je l'avoue, un grave personnage,  
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,  
Et voyageant comme un Ambassadeur.  
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur.  
Tiens, il me vient une bonne pensée,  
C'est d'enlever *prestô* la Fiancée,  
De la conduire en quelque vieux Château,  
Quelqueasure.

C H A M P A G N E.

Oui, le projet est beau.

L E C H E V A L I E R.

Un vieux Château, vers la forêt prochaine ;  
Tout délabré, que possède Dormène,  
Avec sa vieille. . . .

C H A M P A G N E.

Oui, c'est Laure, je crois.

L E C H E V A L I E R.

Oui.

C H A M P A G N E.

Cette vieille était jeune autrefois,  
Je m'en souviens : votre étourdi de père  
Eut avec elle une certaine affaire  
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.  
Ma foi, c'était un maître débauché.  
Tout comme vous, buvant, aimant les Belles,  
Les enlevait, & puis se moquant d'elles,  
Il mangea tout, & ne vous laissa rien.

## LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.  
Sans nul souci je vis de ses largesses.  
Je n'aime point l'embarras des richesses ;  
Est riche assez qui fait toujours jouir.  
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

## CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?  
Bien plus qu'Acante, elle en vaudrait la peine :  
Elle est très-fraîche, elle est de qualité ;  
Cela convient à votre dignité.  
Laissez pour nous les filles du Village.

## LE CHEVALIER.

Vraiment, Dormène est un très-doux partage :  
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,  
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour ;  
Mais entre nous, elle sent trop la Dame.  
On ne pourrait en faire que la femme.  
Elle est bien pauvre, & je le suis aussi,  
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.  
Mon cher Champagne, il me faut une Acante.  
Cette coquette est beaucoup plus plaisante.  
Qui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué ;  
Je me sentis l'an passé provoqué  
Par ses refus, par sa petite mine,  
J'aime à dompter cette pudeur mutine.  
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,  
Déterminés, alertes comme moi ;  
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,  
Et nous fondrons tous quatre sur la Noce.  
Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

C H A M P A G N E.

Mais croyez vous que Monseigneur rira ?

L E C H E V A L I E R.

Il faudra bien qu'il rie , & que Dormène  
 En rie encor , quoique prude & hautaine ;  
 Et je prétends que Laure en rie aussi.  
 Je viens de voir à cinq cents pas d'ici  
 Dormène & Laure en très-mince équipage,  
 Qui s'en allaient vers le prochain village ,  
 Chez quelque vieille. — Il faut prendre c<sup>es</sup> tems.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens  
 Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon ! l'on se fâche , on s'apaise , on pardonne.  
 Tous les gens gais ont le don merveilleux  
 De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien.

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire  
 Est subjugué, quand on cherche à lui plaire.  
 On s'épouvante , on crie , on fuit d'abord ,  
 Et puis l'on soupe , & puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux : mais votre belle Acanté  
 Est bien revêche.

L E

## L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchanté

La résistance est un charme de plus,  
Et j'aime assez une heure de refus.  
Comment souffrir la stúpide innocence  
D'un sot tendron faisant la révérence,  
Baissant les yeux, muette à mon aspect,  
Et recevant mes faveurs par respect ?  
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,  
D'Acante ici j'éprouvai le courage.  
Va, sous mes loix je la ferai plier.  
Rentre pour moi dans ton premier métier,  
Sois mon Trompette, & sonne les allarmes.  
Point de quartier, marchons : alerte, aux armes !  
Vite.

## C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;  
C'est du secours qui vient aux ennemis :  
J'entends grand bruit, c'est Monseigneur.

## L E C H E V A L I E R.

Sois prêt, ce soir, à me servir d'escorte.

N'importe!

*Fin du second Acte.*

---

## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,  
GERMANCE.

LE MARQUIS.

C Her Chevalier, que mon cœur est en pa'x!  
Que mes regards ici sont satisfaits!  
Que ce Château qu'ont habité nos peres,  
Que ces forêts, ces plaines me sont cheres!  
Que je voudrais oublier pour toujours  
L'illusion, les manéges des Cours!  
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimeres,  
Ces vanités, ces ombres passageres,  
Au fon du cœur laissent un vuide affreux.  
C'est avec nous que nous sommes heureux,  
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,  
On est esclave, & chez moi je suis maître.  
Que je voudrois que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir par-tout,

En garnison , à la Cour , à la guerre ,  
Longtems en Ville , & huit jours dans la Terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous sommes différens

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.  
En attendant vous savez qu'on apprête ;  
Pour ce jour même, une très-belle fête.  
C'est une nôce.

LE MARQUIS.

Oui , Mathurin vraiment  
Fait un beau choix , & mon consentement  
Est tout acquis a ce doux mariage.  
L'Epoux est riche , & sa maitresse est sage.  
C'est un bonheur bien digne de mes vœux ;  
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un tro sieme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là , toujours vous même.  
Mon cher parent , vous m'avez fait cent fois  
Trembler pour vous par vos galans exploits ,  
Tout peut passer dans des Villes de guerre ;  
Mais nous devons l'exemple dans ma Terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment ?

D ij

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment,  
Daignez en croire un parent qui vous aime.  
Si vous n'avez du respect pour vous-même,  
Quelque grand nom que vous puissiez porter,  
Vous ne pourrez vous faire respecter.  
Je ne suis pas difficile & sévère ;  
Mais entre nous songez que votre père,  
Pour avoir pris le train que vous prenez,  
Se vit au rang des plus infortunés,  
Perdit ses biens, languit dans la misère,  
Fit de douleur expirer votre mère,  
Et près d'ici mourut assassiné.  
J'étais enfant, ton sort infortuné  
Fut à mon cœur une leçon terrible ;  
Qui se grava dans mon âme sensible.  
Utilement témoin de ses malheurs,  
Je m'instruisais en répandant des pleurs.  
Si, comme moi, cette fin déplorable  
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour ; c'est mon dessein ;  
J'y pense quelquefois ; mais c'est en vain.  
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, je vous présume  
Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais l'on fait comme on peut.  
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

## L E M A R Q U I S.

Vous vous trompez : on est un peu son maître.  
J'en fis l'épreuve ; est sage qui veut l'être.  
Et croyez-moi , cette Acante , entre nous ,  
Eut des attraits pour moi , comme pour vous.  
Mais ma raison ne pouvait me permettre  
Un fol amour qui m'allait compromettre.  
Je réjetterai ce desir passager ,  
Dont la poursuite aurait pû m'affliger ,  
Dont le succès eût perdu cette fille ,  
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille ,  
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

## L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas si timide que vous.  
La même pàre , ( il faut que j'en convienne )  
N'a point païtri votre branche & la mienne.  
Quoi ! vous pensez être , dans tous les tems ,  
Maître absolu de vos yeux , de vos sens ?

## L E M A R Q U I S.

Eh ! pourquoi non ?

## L E C H E V A L I E R.

Très-fort je vous respecte.  
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte ;  
Les plus prudens se laissent captiver ,  
Et le vrai sage est encor à trouver.  
Craignez sur-tout le titre ridicule  
De Philosophe.

## L E M A R Q U I S.

O l'étrange scrupule !

D ij

Ce noble nom, ce nom tant combattu,  
 Que veut il dire? Amour de la vertu,  
 Le fat en raille avec étourderie;  
 Le sot le craint, le fripon le décrie:  
 L'homme de bien dédaigne les propos  
 Des étourdis, des fripons & des sots:  
 Et ce n'est pas sur les discours du monde  
 Que le bonheur & la vertu se fonde.  
 Ecoutez-moi: je suis las aujourd'hui  
 Du train des Cours où l'on vit pour autrui;  
 Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,  
 Pour être heureux, qu'il faut une Compagne.  
 J'ai le projet de m'établir ici,  
 Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie  
 N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS

Je voudrais  
 Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse;

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma Maison,  
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormene  
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Votre Dormene est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur, si précieux,  
De relever l'indigente Noblesse,  
De prêter l'honneur à la richesse !  
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former  
Tout notre sang : lui seul doit animer  
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,  
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins  
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins ;

Div

Vous avez donc , malgré votre réserve,  
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui ? moi ! Dieu m'en préserve.  
Il faut sçavoir être maître chez soi ;  
Et si j'aimais , je recevrais la loi.  
Se marier par amour , c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , Marquis , votre philosophie  
Me paraît tout à rebours du bon sens.  
Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens ;  
Je les consulte en tout , & j'imagine  
Que tous ces gens si graves par la mine ,  
Pleins de morale & de réflexions ,  
Sont destinés aux grandes passions.  
Les étourdis esquivent l'esclavage ;  
Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux :  
Voici la nôce. Allons , égayons-nous.  
C'est Mathurin , c'est la gentille Acante ;  
C'est le vieux pere , & la mere & la tante ;  
C'est le Bajllif , Colette , & tout le Bourg.

## S C E N E II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER ;  
LE BAILLIF, *à la tête des Habitans.*

LE MARQUIS.

**J'**En suis touché. Bon jour , enfans , bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance  
Nous présenter devant votre Excellence ;  
Comme les Grecs jadis devant Cyrus ,  
Comme les Grecs . . .

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis Picard ; je revois avec joie  
Tous mes Vassaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie . . . .

LE CHEVALIER.

Ah ! finissez. Notre gros Mathurin,  
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà , Monsieur ; la fiançaille est faite.

Et nous prions que Monseigneur permette  
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh ! tu ne l'auras pas ;  
Je te le dis : tu me demeureras.  
Oui , Monseigneur , vous me rendrez justice :  
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;  
Il m'a promis . . . . .

MATHURIN.

Bon ! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut , Baillif , tirer la chose au clair.  
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.  
Colette est folle , & je l'ai déboutrée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien , & Monseigneur saura  
Qu'on force Acante à ce beau marché-là ,  
Qu'on la maltraite , & qu'on la violente  
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai , belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un pere avec raison chéri  
Suivre les loix. Il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême.  
Eh ! bien , chez moi la nôce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon , bon , tant mieux.

LE MARQUIS, à *Acante*.

Que j'aime en toi la probité , le zèle ,  
Et les travaux d'un serviteur fidèle.  
Votre sagesse , à mes yeux satisfaits ,  
Augmente encor le prix de vos attraits.  
Comptez , amis , qu'en faveur de la fille  
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous , Colette , aussi.  
Cher Chevalier , retirons-nous d'ici.  
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLIE.

Et votre Droit, Monseigneur ? Le tems presse.

MATHURIN.

Quel chien de Droit ! Ah ! me voilà perdu !

COLETTE.

Va, tu verras.

Mde BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,  
D'arranger tout suivant l'antique usage,  
D'un si beau Droit je veux m'autoriser  
Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah ! Quel Caton ! Mais mon Caton, je pense,  
La fuit des yeux, & non sans complaisance.  
Mon cher cousin.

LE MARQUIS.

Eh ! Bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez : j'en ris déjà d'avance.  
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

---

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

---

SCÈNE III.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure  
Chacun s'en aille , & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi , que je forte ?

LE BAILLIF.

Oui , sans doute.

COLETTE.

Oui , fripen.

Oh ! nous aimons la loi , nous.

MATHURIN, au Baillif.

Mais doit-on ? . . .

Mde BERTHE.

Eh ! quoi ! benêt , te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.  
Trop de vertu regne au fond de son cœur ;  
Et notre maître est tout rempli d'honneur.

( *A Acante.* )

Quand près de vous il daignera se rendre,  
Quand, sans témoin, il pourra vous entendre,  
Remettez-lui ce paquet cacheté. ( *lui donnant  
Des papiers cachetés.* )

C'est un devoir de votre piété.  
N'y manquez pas — O fille toujours chère !  
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,  
Seront suivis. Ils sont pour moi sacrés ;  
Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois. — De vous je me sépare ;  
C'est pour jamais. Mais si le Ciel avare,  
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,  
Pouvait sur vous les verser désormais,  
Si votre sort est digne de vos charmes,  
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

Mde. BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux compliments  
Sont pauvretés qui font perdre du temps.  
Venez, Colette.

COLETTE. *à Acante*

Adieu, ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homme  
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T E.

Le cœur me bat.—Que deviendrai-je , Hélas !

## S C E N E I V.

LE B A I L L I F , M A T H U R I N ,  
A C A N T E.

M A T H U R I N.

**J**E n'aime point cette cérémonie :  
Maitre Baillif , c'est une tyrannie.

L E B A I L L I F.

C'est la condition *sine quâ non*.

M A T H U R I N.

*Sine quâ non* ! Quel diable de jargon !  
Morbleu ! ma femme est à moi.

L E B A I L L I F.

Il faut , premier , que Monseigneur l'honore Pas encore :  
D'un entretien selon les nobles Us  
En ce Châtel de tous les tems reçus.

MATHURIN.

Les maudits Us ! Quels font-ils ?

LE BAILLIF.

Sur une chaise est sagement placée :  
Puis Monseigneur dans une chaise à bras  
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi ! pas plus loin ?

LE BAILLIF.

C'est la règle.

MATHURIN.

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monseigneur avec grâce  
Fait un présent de bijoux, de rubans ;  
Comme il lui plaît,

MATHURIN

Passe pour des présens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la considère,  
Il examine à fond son caractère ;  
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien.

Et

---

C O M E D I E.

---

Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE B A I L L I F.

Expressément la loi veut qu'on demeure,  
Pour l'exhorter, l'espace d'un quart-d'heure.

M A T H U R I N.

Un quart-d'heure est beaucoup. Et le mari  
Peut-il au moins se tenir près d'ici,  
Pour écouter sa femme ?

LE B A I L L I F.

La loi porte,  
Que, s'il oloit se tenir à la porte,  
Se présenter avant le tems marqué,  
Faire du bruit, se tenir pour choqué,  
S'émanciper à sottises pareilles,  
On fait couper sur le champ ses oreilles.

M A T H U R I N.

Ôta belle loi ! Les beaux Droits que voilà !  
Et ma moitié ne dit rien à cela ?

A C A N T E.

Moi, j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE B A I L L I F.

Dénichez il faut qu'un mari se retire :  
Point de raisons.

M A T H U R I N, *sortant.*

Ma femme heureusement  
N'a point d'esprit, & son air innocent,  
Sa conversation ne plaira guere.

B

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère,  
Songe surtout au pauvre Mathurin,  
Ton Fiancé. (*Il sort.*)

A C A N T E.

J'y songe avec chagrin.  
Quelle fera cette étrange entrevue ?  
La peur me prend ; je suis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu  
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

---

## S C E N E V.

A C A N T E *seule.*

**I**L est aimable ; ah ! je le sçais, sans doute,  
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?  
Entrera-t il dans mes vrais intérêts,  
Dans mes chagrins, & dans mes torts secrets ?  
Il me croira du moins fort imprudente  
De refuser le sort qu'on me présente.  
Un mari riche, un état assuré.  
Je le prévois, je ne remporterai

Que des refus , avec bien peu d'estime,  
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;  
Et si mon ame avait osé former  
Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer,  
Mais pourra-t il me blâmer de me rendre  
Chez cette Dame & si noble & si tendre,  
Qui fuit le monde, & qu'en ce triste jour  
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?  
Où suis-je ! On ouvre ! A peine j'envisage  
Celui qui vient ; je ne vois qu'un nuage.

## S C E N E V I.

## LE MARQUIS, ACANTE.

## LE MARQUIS.

**A**sséyez-vous. Lors qu'ici je vous vois,  
C'est le plus beau , le plus cher de mes Droits.  
J'ai commandé qu'on porte a votre pere  
Les faibles dons qu'il convient de vous faire.  
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE , *s'asséyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous ;  
J'en suis confuse , & ma reconnaissance  
N'a pas besoin de tant de bienfaisance :  
Mais avant tout , il est de mon devoir  
De vous prier de daigner recevoir  
Ces vieux papiers que mon pere présente  
Très-humblement...

H ij

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acante,  
 Je les lirai ; c'est sans doute un détail  
 De mes forêts : les soins & son travail  
 M'ont toujours plû. J'aurai de la vieilleffe  
 Les plus grands soins : comptez sur ma promesse.  
 Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux  
 Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,  
 De votre hymen rend la chaîne odieuse ?  
 J'en suis fâché. Vous deviez être heureuse.

A C A N T E.

Ah ! je le suis un moment , Monseigneur ,  
 En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur.  
 Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS.

Ne craignez-rien : parlez avec franchise.  
 Tous vos secrets seront en sûreté.

A C A N T E.

Qui douterait de votre probité ?  
 Pardonnez donc à ma plainte importune.  
 Ce mariage aurait fait ma fortune ,  
 Je le sçais bien , & j'avoûrai surtout  
 Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;  
 Que dans les champs élevée , & nourrie  
 Je ne dois point dédaigner une vie  
 Qui sous vos loix me retient pour jamais ,  
 Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.  
 Mais après tout , Mathurin , le village ,

Ces Païsans , leurs mœurs & leur langage ,  
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur.  
De mon esprit c'est une injuste erreur.  
Je la combats ; mais elle a l'avantage.  
En frémissant , je fais ce mariage.

LE MARQUIS , *approchant son sauteuil*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE , *à genoux.*

J'ose , à genoux ,  
Vous demander , non pas un autre époux ,  
Non d'autres nœuds : tous me seraient horribles ;  
Mais que je puisse avoir des jours paisibles ,  
Le premier bien serait votre bonté ;  
Et le second , de tous la liberté.

LE MARQUIS , *la relevant avec empressement.*

Eh ! relevez-vous donc. Que tout m'étonne  
Dans vos desseins , & dans votre personne !

*(Ils s'approchent.)*

Dans vos discours si nobles , si touchans ,  
Qui ne sont point le langage des champs ,  
Je l'avoûrai , vous ne paraissez faite  
Pour Mathurin , ni pour cette retraite.  
D'où tenez-vous , dans ce séjour obscur ,  
Un ton si noble , un langage si pur ?  
Partout on a de l'esprit : c'est l'ouvrage  
De la Nature , & c'est votre partage.  
Mais l'esprit seul , sans éducation ,  
N'a jamais eu ni ce tour , ni ce ton ,  
Qui me surprend : je dis plus , qui m'enchanté.

E iij



Elle daigne m'aimer : votre faveur ,  
 Votre bonté peut me placer près d'elle.  
 Ma belle-mere est avare & cruelle.  
 Elle me hait , & je hais malgré moi  
 Ce Mathurin qui compte sur ma foi.  
 Voilà mon sort ; vous en êtes le maître.  
 Je ne ferai point heureuse , peut-être.  
 Je souffrirai ; mais je souffrirai moins  
 En devant tout à vos généreux soins.  
 Protégez-moi : croyez qu'en ma retraite  
 Je resteraï toujours votre Sujette.

## L E M A R Q U I S.

Tout me surprend. Dites-moi , s'il vous plaît ,  
 Celle qui prend à vous tant d'intérêt ,  
 Qui vous chérit , ayant scû vous connaître ,  
 Serait-ce point Dormene ?

## A C A N T E.

Oui.

## L E M A R Q U I S.

Mais peut-être :

Il est aisé d'ajuster tout cela.  
 Oui , votre idée est très-bonne. Oui , voilà  
 Un vrai moyen de rompre avec décence  
 Ce sot hymen , cette indigne alliance.  
 J'ai des projets. En un mot , voulez-vous  
 Près de Dormene un destin noble & doux ?

## A C A N T E.

J'aimerais mieux la servir , servir Laure ,  
 Laure si bonne , & qu'à jamais j'honore ;  
 Manquer de tout , goûter dans leur séjour

E iv

Le seul bonheur de vous faire ma cour,  
Que d'accepter la richesse importune  
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez : vous pénétrez mon cœur.  
Cui, vous pourrez, Acante, avec honneur  
Vivre auprès d'elle, & dans mon Château même.

A C A N T E.

Auprès de vous? Ah! Ciel!

LE MARQUIS, *s'approchant un peu.*

Elle vous aime;

Elle a raison.—J'ai, vous dis-je, un projet :  
Mais je ne sçais s'il aura son effet,  
Et cependant vous voilà fiancée ;  
Et votre chaine est déjà commencée ;  
La nôce prête & le contrat signé,  
Le Ciel voulut que je fusse éloigné,  
Lorsqu'en ces lieux on paraît la victime.  
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

A C A N T E.

Quoi! vous daignez me plaindre! Ah! qu'à mes yeux  
Mon mariage en est plus odieux!  
Qu'il le devient chaque instant davantage

LE MARQUIS.

*(Ils s'approchent.)*

Mais après tout, puisque de l'esclavage

*(Le Marquis s'approche.)*

Avec décence on pourra vous tirer....

A C A N T E, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE M A R Q U I S.

J'ose esperer . . . .

Que vos parens, la raison, la loi même,  
Et plus encor votre mérite extrême . . . .

*(Il s'approche encore.)*

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

*(Acante s'approche.)*

Mais le tems presse: il faut prendre un parti.

Ecoutez-moi.

*(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)*

A C A N T E.

Juste Ciel! si j'écoute!

## S C E N E V I I.

LE M A R Q U I S, A C A N T E, LE B A I L L I F,  
M A T H U R I N.

M A T H U R I N, *entrant brusquement.*

**J**E crains, ma foi, que l'on ne me déboute.  
Entrons, entrons; le quart-d'heure est fini.

A C A N T E,

Eh! quoi! sitôt?

LE MARQUIS, *tirant sa Montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches.  
Est-ce encore un des Droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches :

Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons.  
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh !

[ *Il sonne.* ]

UN DOMESTIQUE.  
Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante

Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*

Ciel, prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, *sortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le désordre où je suis.

Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

## SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

**D**Is-moi, Baillif, ce que cela figure.  
Notre Seigneur est sorti bien fournois.  
Il me parlait poliment autrefois,  
J'aimais assez ses honnêtes manières ;  
Et même à cœur il prenait mes affaires.  
Je me marie : il s'en va tout pensif.

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maitre Baillif,  
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme.  
Quand on est près, *nous verrons* ! Ah ! quel homme !  
Que je fis mal , ô Ciel ! quand je naquis  
Chez mes parens ; de naître en ce pais !  
J'aurais bien dû choisir quelque Village  
Où j'aurais pu contracter mariage

Tout uniment, comme cela se doit,  
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le Droit  
De disposer de moi-même à mon âge,  
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE B A I L L I F.

C'est pour ton bien.

M A T H U R I N.

Mon ami Baillival;  
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

*Fin du troisieme Acte.*

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

L E M A R Q U I S , *seul.*

**N** On , je ne perdrai point cette gageure.  
Amoureux ! moi ! quel conte ! Ah ! je m'assure  
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir :  
Pour être sage on n'a qu'à le vouloir.  
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle :  
Et de la grace ! Ah ! nul n'en a plus qu'elle . . .  
Et de l'esprit ! Quoi ! dans le fond des bois ,  
Pour avoir vû Dormene quelquefois ,  
Que de progrès ! Qu'il faut peu de culture  
Pour cultiver les dons de la Nature !  
J'estime Acante : oui , je dois l'estimer :  
Mais , grace au Ciel , je suis très-loin d'aimer.

( *Il s'assied à une table.* )

Ah ! respirons. Voyons , sur toute chose ,  
Quel plan de vie enfin je me propose. —  
De ne dépendre en ce lieu que de moi ,  
De n'en sortir que pour servir mon Roi ;  
De m'attacher , par un sage hyménée ,  
Une compagne agréable & bien née ,  
Pauvre de bien , mais riche de vertu ,



## L E M A R Q U I S.

Je n'ai point dit Acante : c'est Dormene  
A qui j'écris. — On a bien de la peine  
Avec ses gens. . . . Tout le monde en ces lieux  
Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux  
Sont remplis d'elle & brouillent ma mémoire.

## S C E N E I I I.

L E M A R Q U I S , D I G N A N T , M A D A M E  
B E R T H E , M A T H U R I N .

M A T H U R I N .

**A**H ! voici bien , pardienne , une autre histoire !

L E M A R Q U I S .

Quoi ?

M A T H U R I N .

Pour le coup , c'est le Droit du Seigneur.  
On m'a volé ma femme.

M A D A M E B E R T H E .

Où , votre honneur  
Sera honteux de cette vilainie ;  
Et je n'aurais pas cru cette infamie  
D'un grand Seigneur si bon , si libéral.

L E M A R Q U I S .

Comment ? qu'est-il arrivé ?

MADAME BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître!

Parle.

MATHURIN.

Fort bien : vous vous fâchez, mon Maître.  
Oht c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique-toi.

MATHURIN,

C'est un enlèvement!

Savez-vous pas qu'à peine chez son pere  
Elle arrivait pour finir notre affaire,  
Quatre coquins, alertes, bien tournés,  
Eitrontément me l'ont prise à mon nez,  
Tout en riant, & vite l'ont conduite  
Je ne sçais où ?

LE MARQUIS.

Qu'en aille à leur poursuite.—

Holà ! Quel n'un ! ne perdez-point de tems ;  
Allez, courez ; que mes garces, mes gens  
De tous côtés marchent en diligence.  
Volez, vous dis-je ; & , s'il faut ma présence,  
J'irai moi-même.

Mde BERTHE.

---

COMÉDIE.

---

81

Mde. BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon,  
Et l'on croirait, mon cher, à la façon  
Dont Monseigneur regarde cette injure,  
Que c'est à lui qu'on a pris la Future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, & vous qui l'aimez tant,  
Vous qui perdez une si chère enfant,  
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,  
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,  
Que de vos bras on osât l'arracher ?  
Un tel malheur semble peu vous toucher,  
Que devient donc l'amitié paternelle ?  
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle :  
C'est mon devoir, & j'ai dû pressencir  
Que, par votre ordre, on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !  
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?  
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez-tous . . .  
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux.  
Non ; vous, restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non ; vous, vous dis-je.

F

SCENE IV.

LE MARQUIS, *sur le devant*  
DIGNANT, *au fond.*

LE MARQUIS:

**J**E vois d'où part l'attentat qui m'afflige  
Le Chevalier m'avoit presque promis  
De se porter à des coups si hardis.  
Il croit, au fond, que cette gentillesse  
Est pardonnable au feu de la jeunesse.  
Il ne sait pas combien j'en suis choqué!  
A quel excès ce fou-là m'a manqué!  
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!  
Il deshonore, il trahit l'innocence,  
Il perd Acante; & , pour percer mon cœur,  
Je n'ai paissé que pour son ravisseur!  
Un étourdi, que la débauche anime,  
Me fait porter la peine de son crime!  
Voilà le prix de mon affection  
Pour un parent indigne de mon nom!  
Il est païtri des vices de son père,  
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;  
Il périra, malheureux comme lui.

Je le renonce , & je veux qu'aujourd'hui  
Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je , en tremblant , prendre ici la licence  
De vous parler ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute , tu le peux :  
Parle-moi d'elle.

D I G N A N T.

À un transport douloureux  
Où votre cœur devant moi s'atandonne,  
Je ne reconnais plus votre personne.  
Vous avez lu ce qu'on vous a porté ,  
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ? . . .

L E M A R Q U I S.

Eh ! mon ami , suis-je en état de lire ?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

L E M A R Q U I S.

Non.

D I G N A N T.

Juste-ciel ! Ce dernier coup me perd.

F ij

LE MARQUIS.

Comment ! j'ai cru que c'étoit un mémoire  
De mes forêts.

DIGNANT.

Helas ! vous deviez croire  
Que cet écrit étoit intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite.—Une table à l'instant.  
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître,  
Qu'aura-t-en fait ? & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS, *assis, examinant le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,  
Est cacheté des sceaux de ma Maison !

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lifons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère,  
En d'autres tems, aurait de quoi vous plaire,  
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.  
Je vois d'abord que le Ciel la fit naître.

---

C O M E D I E.

---

85

D'un sang illustre, & cela devait être.  
Oui ; plus je lis , plus je bénis les Cieux.  
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux  
Entre vos mains ? Quoi ! Laure est donc la mere ?  
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de pere ?  
Indignement pourquoi la marier ?

D I G N A N T.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier  
En sa faveur.

U N D O M E S T I Q U E.

En ce moment, Dormene  
Arrive ici tremblante, hors d'haleine,  
Fondante en pleurs : elle veut vous parler

L E M A R Q U I S.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

---

S C E N E V.

L E M A R Q U I S , D I G N A N T ,  
D O R M E N E .

L E M A R Q U I S , à Dormene qui entre.

**P**ardonnez-moi, j'allais chez vous, Madame,  
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme,  
Acante. . . . À peine encor entré chez moi,  
J'attendais peu l'honneur que je reçois.

F iii.

Une aventure assez désagréable  
Me trouble un peu.—Que Gernance est coupable!

D O R M E N E.

De tous mes biens , il me reste l'honneur ;  
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur  
Ne respectât le malheur qui m'opprime,  
Et d'un parent ne détestât le crime.  
Je ne viens point vous demander raison  
De l'attentat commis dans ma maison.

L E M A R Q U I S.

Comment ! chez-vous ?

D O R M E N E.

C'est dans ma maison même  
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

L E M A R Q U I S.

Le traître !

D O R M E N E.

Il est plus criminel cent fois  
Qu'il ne croit l'être.—Helas ! ma faible voix ;  
En vous parlant , expire dans ma bouche.

L E M A R Q U I S.

Votre douleur sensiblement me touche ;  
Daignez parler , & ne redoutez rien.

D O R M E N E.

Apprenez donc.

## S C E N E VI.

LE MARQUIS , DORMENE , DIGNANT ;  
*Quelques DOMESTIQUES entrent précipi-  
tamment avec MATHURIN.*

MATHURIN.

**T**out va bien , tout va bien.  
Tout est en paix ; la femme est retrouvée.  
Votre parent nous l'avait enlevée.  
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.  
Chacun son bien : Tудieu ! quel égrillard ?

LE MARQUIS, à Dignant.

Courez soudain recevoir votre fille.  
Qu'elle demeure au sein de sa famille.  
Veillez sur elle : ayez soin d'empêcher  
Qu'aucun mortel osé s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi.

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne  
Est pour vous même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

Fiv.

LE MARQUIS.

Obéissez.

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces Grands  
Sont, dans le fond, de bien vilaines gens.  
Droit du Seigneur, femme que l'on enleve,  
Défense à moi de lui parler.—Je creve.  
Mais je l'aurai; car je suis fiancé.  
Consolons-nous: tout le mal est passé.

(Il sort.)

LE MARQUIS.

Elle revient: mais l'injure cruelle  
Du Chevalier retombera sur elle.  
Voilà le monde, & de tels attentats  
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(A Dormene.)

Eh! bien, parlez; parlez, daignez m'apprendre  
Ce que je brule, & que je crains d'entendre.  
Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monsieur.

Apprenez-donc le comble du malheur.  
C'est peu qu'Acante en secret étant née  
De cette Laure, illustre fortunée,  
Soit, sous vos yeux, prête à se marier  
Indignement à ce riche Fermier;  
C'est peu qu'au poids de sa triste misère  
On ajoutât ce fardeau nécessaire:  
Votre parent, qui voulait l'enlever;  
Votre parent, qui vient de nous prouver  
Combien il rient de son coupable père;  
Gernance enfin....

L E M A R Q U I S.

Gernance ?

D O R M E N E.

Il est son frere.

L E M A R Q U I S.

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

D O R M E N E.

Entre vos mains vous avez cet écrit,  
Qui montre assez ce que nous devons craindre.  
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

L E M A R Q U I S *lit.*

C'est ma parente ; & mon cœur est lié  
À tous les maux que sent mon amitié.  
Elle mourra de l'affreuse aventure  
Qui, sous les yeux, outrage la Nature. ||

L E M A R Q U I S.

Ah ! qu'ai-je lû ! Que souvent nous voyons  
D'affreux secrets dans d'illustres Maisons !  
De tant de coups mon ame est oppressée !  
Je ne vois rien, je n'ai plus de pensée.  
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux.  
Ils m'étoient chers ; ils me sont odieux.  
Quel jour pour nous ! Quel parti dois-je prendre ?  
Le malheureux ose chez moi se rendre !  
Le voyez-vous ?

D O R M E N E.

Ah ! Monsieur, je le voi,  
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.

Daignez rentrer, Madame; que sa vûe  
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue.  
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois  
Que ce sera pour la dernière fois.  
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*En regardant de loin.*)

Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime,  
Que dans ses yeux je lis d'égarement!  
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.  
Comme il rougit! comme il pâlit.— Le traître!  
À mes regards il tremble de paraître.  
C'est quelque chose.

(*Tandis qu'il parle, Dormenc se retire en regardant attentivement Gernance.*)

---

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

AH! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est ce vous,

Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense.

Dont je ressens l'indigne extravagance,  
Qui pour jamais m'a servi de leçon,  
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ? Vous ? est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

  Votre faute est horrible  
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur  
Est-il sensible à mes soins , à l'honneur,  
A l'amitié ? vous sentez-vous capable  
D'oser me faire un aveu véritable,  
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

  Comptez sur ma candeur.  
Je suis un libertin , mais point menteur ;  
Et mon esprit, que le trouble environne,  
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout sçavoir.

LE CHEVALIER.

  Je vous dirai  
Que de débauche & d'ardeur enyvré,  
Plus que d'amour , j'avais fait la folie  
De dérober une fille jolie  
Au possesseur de ses jeunes appas,

Qu'à mon avis, il ne mérite pas.  
 Je l'ai conduite à la forêt prochaine,  
 Dans le Château de Laure & de Dormene.  
 C'est une faute, il est vrai, j'en convien :  
 Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.  
 Cette Dormene, & Laure sa compagne,  
 Étaient encor bien loin dans la campagne :  
 En étourdi, je n'ai point perdu tems ;  
 J'ai commencé par des propos galans.  
 Je m'attendais aux communes allarmes,  
 Aux cris perçans, à la colere, aux larmes ;  
 Mais qu'ai-je oui de la fermeté, l'honneur,  
 E'air indigné, mais calme avec grandeur.  
 Tout ce qui fait respecter l'innocence  
 S'armoit pour elle, & prenoit sa défense.  
 J'ai recouru, dans ces premiers momens,  
 A l'art de plaire, aux égards séduisans,  
 Aux doux propos, à cette déférence,  
 Qui fait souvent pardonner la licence.  
 Mais pour réponse, Acante, à deux genoux,  
 Me conjuré de la rendre chez vous ;  
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères  
 Ont répandu des pleurs involontaires.

## LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

## LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain  
 Me le cacher de sa charmante main.  
 Dans cet état sa grace attendrissante  
 Enhardissoit mon ardeur imprudente,  
 Et, tout honteux de ma stupidité,  
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.  
 Ciel ! comme elle a tancé n a hardiesse !

Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse  
Qui rejetait de son auguste autel,  
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire

Qu'ayant vécu presque dans la misère,  
Dans la bassesse, & dans l'obscurité,  
Elle ait cet air & cette dignité,  
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,  
Je ne dis pas au dessus du village,  
De son état, de son nom, de son sang,  
Mais convenable au plus illustre rang ?  
Non, il n'est point de mere respectable  
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,  
Le rappellât avec plus de bonté  
A la vertu dont il s'est écarté.  
N'employant point l'aigreur & la colere,  
Fiere & décente, & plus sage qu'austere,  
De vous surtout elle a parlé longtems.....

LE MARQUIS.

De moi ?.....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens

Votre vertu, qui devait, disait-elle,  
Etre à jamais ma honte ou mon modele.  
Tout interdit, plein d'un secret respect,  
Que je n'avais senti qu'à son aspect,  
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.

Dans ce moment les deux Dames arrivent ;  
 Et me voyant maître de leur logis,  
 Avec Acante, & deux ou trois bandits,  
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;  
 La plus âgée en tombe évanouie.  
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;  
 Elle revient des portes du trépas.  
 Alors sur moi fixant sa triste vue,  
 Elle retombe, & s'écrie éperdue :  
 Ah ! je crois voir Gernance. — C'est mon fils,  
 C'est lui, — je meurs. — A ces mots je frémis ;  
 Et la douleur, l'effroi de cette Dame,  
 Au même instant ont passé dans mon ame.  
 Je tombe aux pieds de Dormene, & je lors  
 Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir, dont votre ame est faisie,  
 Charme mon cœur, & nous reconcilie.  
 Tenez, prenez ce paquet important,  
 Lisez-le seul, pesez-le mûrement ;  
 Et si pour moi vous conservez, Gernance,  
 Quelque amitié, quelque condescendance,  
 Promettez-moi, lorsque Acante en ces lieux  
 Pourra paraître à vos coupables yeux,  
 D'avoir sur vous un assez grand empire,  
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets; oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez

L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment !

LE MARQUIS.

Allez ; vous tremblerez, vous dis-je.

## S C E N E V I I I .

LE MARQUIS, *seul.*

**Q**uel jour pour moi ! Tout m'étonne & m'afflige !  
La belle Acante est donc de ma Maison !  
Mais la naissance avait flétri son nom ;  
Son noble sang fut souillé par son pere ;  
Rien n'est plus beau que le nom de la mere :  
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits ,  
Par un hymen que réprouvent nos loix .  
La triste Laure , ô pensée accablante !  
Fut criminelle en faisant naître Acante .  
Je le sais trop , l'hymen fut condamné ;  
L'amant de Laure est mort assassiné .  
De maux cruels quel tissu lamentable !  
Acante , hélas ! n'en est pas moins aimable ,  
Moins vertueuse : & je sais que son cœur  
Est respectable au sein du deshonneur ;  
Il annoblit la honte de ses peres ;  
Et cependant , ô préjugés severes !  
O loi du monde ! injuste & dure loi !  
Vous l'emportez . . . .

SCENE IX.  
LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

**M** Adame , instruisez-moi.  
Parlez, Madame , avez vous - vû son frere ?

DORMENE.

Oui , je l'ai vû ; sa douleur est sincere.  
Il est bien étourdi ; mais , entre nous ,  
Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais , Acante ?

DORMENE.

Elle ne peut connaître  
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! sa naissance illégitime !

DORMENE.

Hélast

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non , elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*  
Sa mere étoit sans crime ;

Se

Sa mere , au moins , crut l'hymen légitime.  
On la trompa , son destin fut affreux.  
Ah ! quelquefois le Ciel moins rigoureux  
Daigne approuver ce qu'un monde profane ,  
Sans connaissance , avec fureur condamne.

D O R M E N E.

Laure n'est point coupable , & ses parents  
Se sont conduits avec elle en tyrans.

L E M A R Q U I S,

Mais marier sa fille en un Village !  
Au plus beau sang faire un pareil outrage !

D O R M E N E.

Elle est sans bien ; l'âge , la pauvreté ,  
Un long malheur abaissent la fierté.

L E M A R Q U I S.

Elle est sans bien ! votre noble courage  
La recueillit.

D O R M E N E.

Sa misere partage  
Le peu que j'ai.

L E M A R Q U I S.

Vous trouvez le moyen ?  
Ayant si peu , de faire encor du bien.  
Riches & Grands , que le monde contemple ,  
Imitez donc un si touchant exemple.  
Nous contentons à grands frais nos desirs ;  
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.

G.

Quoi ! pour aider l'amitié , la misère ,  
Dormene a pu s'ôter le nécessaire ;  
Et vous n'ôsez donner le superflu.  
O juste Ciel ! qu'avez vous résolu ?  
Que faire enfin ?

D O R M E N E .

Vous êtes juste & sage.  
Votre famille a fait plus d'un outrage  
Au sang de Laure , & ce sang généreux  
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

L E M A R Q U I S .

Comment ? Comment ?

D O R M E N E .

Le Comte votre père ,  
Homme inflexible en son humeur sévère ,  
Opprima Laure , & fit par son crédit  
Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit  
A cette Acante , à cette infortunée ,  
Les nobles droits du sang dont elle est née.

L E M A R Q U I S .

Ah ? C'en est trop. — Mon cœur est ulcéré.  
Oui , c'est un crime. — Il sera réparé,  
Je vous le jure.

D O R M E N E .

Et que voulez-vous faire ?

L E M A R Q U I S .

Je veux.....

D O R M E N E .

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais, — lui servir de pere;

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui : — mais je ne dois pas

Aller trop loin.

DORMENE.

Comment ! trop loin ?

LE MARQUIS.

Helas !

Madame, un mot : conseillez - moi de grace ;  
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur  
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah !

DORMENE.

Qu'avez vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien. — Mais Madamie ;  
En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame

Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

G ij

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer les douleurs.  
Allons, j'ai pris mon parti je vous laisse :  
Soyez ici souveraine maîtresse,  
Et pardonnez à mon esprit confus,  
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

---

SCÈNE X.

DORMÈNE, seule.

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?  
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre.  
Un stile assez confus, des mots rayés,  
De l'embarras, d'autres mots oubliés ;  
J'ai lu pourtant le mot de mariage.  
Dans le pays il passe pour très sage.  
Il veut me voir, me parler, & ne dit  
Pas un seul mot, sur tout ce qu'il m'écrit !  
Et pour Acante il paraît bien sensible !  
Quoi ! Voudrait-il ? — cela n'est pas possible.  
Aurait-il eu d'abord quelque dessein  
Sur son parent ? Demandait-il ma main ?  
Le Chevalier jadis m'a courisée,  
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?  
L'amour encor n'est point connu de moi ;  
Je dus toujours en avoir de l'effroi,  
Et le malheur de l'autre est un exemple  
Qu'en fremissant tous les jours je contemple :  
Il m'avertit d'éviter tout lien :  
Mais qu'il est triste, ô ciel ! de n'aimer rien !

*Fin du quatrième Acte.*

## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier, je confesse  
Que tout mortel est paitri de faiblesse,  
Que le sage est peu de chose ; entre nous,  
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?  
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh ! non, je vous le jure :  
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,  
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.  
Passe pour moi : mais que dira Dormene ?  
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,  
Où par hazard le mot d'hymen se lit ?

G iij

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.  
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;  
Mais à la fin, m'étant bien consulté,  
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh ! bien , si j'aime,  
Je suis encor le maître de moi-même,  
Et je pourrai réparer tout le mal ;  
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,  
Sans m'engager, & sans me compromettre ;  
Car en effet si j'avais pu promettre,  
Je ne pourrais balancer un moment.  
A gens d'honneur promesses sont serment :  
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête  
Un beau dessein qui paraît fort honnête,  
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;  
Et tout le monde ici fera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde,  
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot si l'on fronde  
Mon changement, j'ose espérer au moins  
Faire approuver ma conduite & mes soins.  
Colette vient par mon ordre, on l'appelle ;  
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,  
COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Où ! j'accours, Monseigneur ;  
Preste en tout tems & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Où, sur ma vie :  
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.  
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.  
Vous voudriez un Epoux & du bien ?

COLETTE.

Où, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh ! bien donc, je vous donne  
Giv

Trois mille francs pour la dot , & j'ordonna  
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

## COLETTE.

Où Mathurin, ou tout autre que lui,  
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.  
Trois mille franc ! Ah ! l'homme magnifique !  
Le beau présent ! que Monseigneur est bon !  
Que Mathurin va bien changer de ton !  
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !  
De ce pays je serai la première ,  
Je meurs de joie.

## LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi  
D'avoir déjà pleinement réussi :  
L'une des trois est déjà fort contente ;  
Tout ira bien.

## COLETTE.

Et mon amie Acante  
Que devient elle ? on va la marier ,  
A ce qu'on dit , à ce beau Chevalier.  
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée ,  
Ma chère Acante.

## LE CHEVALIER, regardant le Marquis.

Elle doit être aimée ,  
Et le sera.

## LE MARQUIS, au Chevalier.

La voici, je ne puis  
La consoler en l'état où je suis.  
Venez, je vais vous dire ma pensée.  
( Ils sortent. )

S C E N E I I I.  
A C A N T E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

**M**A chere Acante, on t'avait fiancée :  
Moi déboutée, on me marie.

A C A N T E .

A qui ?

C O L E T T E .

A Mathurin.

A C A N T E .

Le ciel en soit béni.

Et depuis quand ?

C O L E T T E .

Eh ! depuis tout à l'heure.

A C A N T E .

Comment cela ?

C O L E T T E .

Du fond de ma demeure,  
J'ai comparu devant mon bon Seigneur.  
Ah ! la belle ame ! ah ! qu'il est plein d'honneur !

A C A N T E .

Il l'est sans doute.

## COLETTE.

Oui, mon aimable Acante,  
Il m'a promis une dot opulente,  
Fait ma fortune, & tout le monde dit  
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.  
Tu vas, dit-on, devenir Chevalière :  
Cela te sied, car ton allure est fière,  
On te fera Dame de qualité,  
Et tu me recevras avec bonté.

## ACANTE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite  
Que ta fortune ait été si tôt faite :  
Mon cœur ressent tout ton bonheur. — Hélas !  
Elle est heureuse, & je ne le suis pas.

## COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?  
Pent-on souffrir quand on est grande Dame ?

## ACANTE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout ôser,  
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.  
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,  
Non de l'amour : leurs demandes hardies,  
Leurs procédés montrent avec éclat  
Tout le mépris qu'ils font de notre état.  
C'est le dédain qui me met en colère.

## COLETTE.

Bon ! des dédains ! c'est bien tout le contraire.  
Rien n'est plus beau que ton enlèvement.  
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.

Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,  
Tout grand Seigneur qu'il est. — Cela t'afflige?

A C A N T E.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit?

C O L E T T E.

Lui ? rien du tout.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit  
Tout en dedans, secret, plein de mystère ;  
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Où ! où ! plains-toi de te voir, en un jour,  
De Mathurin pour jamais délivrée,  
D'un beau Seigneur poursuivie, adorée ;  
Un mariage en un moment cassé,  
Par Monseigneur un autre commencé.  
Si cet Amant n'a pas de quoi te plaire,  
Tu me parais difficile, ma chère. —  
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?  
Il vient à toi ; n'est-ce rien que cela ?  
T'ai-je trompée ? Es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T E.

Allons, fuyons.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**D**emeurez, sans rien craindre,  
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, à Acante.  
Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER, à Acante.

Eh ! quoi, vous me fuyez !

A C A N T E.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;  
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

A C A N T E.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.  
(A Colette qui veut s'en aller.)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable.

C O L E T T E.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, à *Acante*.

Conservez-vous au fond de votre cœur  
Pour ma personne une invincible horreur ?

A C A N T E.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis : mais mon remords extrême  
Répare tout & doit vous apaiser.  
Ma folle erreur avait pu m'abuser ;  
Je fus surpris par une indigne flâme,  
Et m'a devoir m'amène ici, Madame.

A C A N T E.

Madame, à moi ! Quel nom vous me donnez !  
Je sçais l'état où mes parens sont nés.

C O L E T T E.

Madame ! — Oh ! oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez, Monsieur : ce titre est un outrage :  
C'est s'avilir que d'oser recevoir  
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir ;  
Je suis Acante, & mon nom doit suffire ;  
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?  
Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez  
Mon attentat quand vous me connaîtrez ;  
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui? moi Monsieur!

COLETTE, à *Acante*.

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette: je prétends  
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T E.

Je ne sçais pas quel destin vous anime;  
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais;  
J'en serai digne, & je vous le promets.

A C A N T E.

Je le désire, & me plais à vous croire;  
Vous êtes né pour connaître la gloire:  
Mais ménagez la mienne & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offendez.  
Je ne suis point amoureux, je vous jure:  
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon! double injure.  
Cet homme est fou; je l'ai pensé toujours.

Dormene vient , ma chere , à ton secours.  
Demêle toi de cette grande affaire :  
On donne grace , ou garde ta colere ;  
Ton rôle est beau , tu fais ici la loi ,  
Tu vois les Grands à genoux devant toi.  
Pour moi je suis condamnée au Village.  
On ne m'enleve point , & j'en enrage.  
On vient , adieu : fuis ton brillant destin ;  
Et je retourne à mon gros Mathurin.

( Elle sort. )

## S C E N E V.

ACANTE , LE CHEVALIER , DORMENE ;  
DIGNANT.

A C A N T E.

**H**ÉLAS ! Madame , une fille perdue ,  
En rougissant , parait à votre vue ;  
Pourquoi faut-il , pour combler ma douleur ,  
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?  
Et vous aussi , vous m'accablez , mon pere.  
A ce méchant au lieu de me soustraire ,  
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux.  
Je l'y revois : mon maître fuit mes yeux.  
Mon pere , au moins , c'est en vous que j'espère.

D I G N A N T.

O cher objet , vous n'avez plus de pere.

A C A N T E.

Que dites-vous ?

D I G N A N T.

Non, je ne le suis pas.

D O R M E N E.

Non, mon enfant, de si charmans appas  
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne ;  
Préparez-vous au changement insigne  
De votre sort, & surtout pardonnez  
Au Chevalier.

A C A N T E.

Moi, Madame !

D O R M E N E.

Apprenez,  
Ma chere enfant, que Laure est votre mere.

A C A N T E.

Elle ? — Est-il vrai ?

D O R M E N E.

Gernance est votre frere.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je le suis, oui ; vous êtes ma sœur,

A C A N T E.

Ah ! je succombe ; hélas ! est-ce un bonheur ?

L E C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T E.

A C A N T E.

De Laure je suis fille !  
Et pourquoi donc fait-il que ma famille  
M'ait tant caché mon état & mon nom ?  
D'où peut venir ce fatal abandon ?  
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître  
Ma mere'ici na point osé paraître ?  
Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,  
Sur ce mystere éclairez mon esprit.  
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

L E C H E V A L I E R.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte  
Sont naturels, & tout vous sera dit.

D O R M E N E.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit  
D'avoir connu quelle est votre naissance.  
Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T E.

Laure est ma mere, & je ne la vois pas !

L E C H E V A L I E R.

Vous la verrez : vous serez dans ses bras.

D O R M E N E.

Oui, cette nuit je vous mene auprès d'elle :

A C A N T E.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.  
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la Maison  
De Monseigneur ?

M

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom

A C A N T E.

Abusez-vous de mon esprit credule,  
 Et voulez-vous me rendre ridicule ?  
 Moi de son sang ! Ah ! s'il était ainsi,  
 Il me l'eût dit : e le verrais ici.

D I G N A N T.

Il m'a parlé. — Je ne sais quoi l'accable.  
 Il est saisi d'un trouble inconcevable.

A C A N T E.

Ah ! je le vois.

## SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT,  
 LE CHEVALIER, LE MARQUIS,  
*au fond.*

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

**I**L ne sera pas dit  
 Que cet enfant ait troublé mon esprit.  
 Bientôt l'absence affermira mon ame.  
 ( *apercevant Dormene.* )  
 Ah ! pardonnez : vous criez là , Madame ?

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi ? point du tout. Vous serez convaincu  
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.  
De son destin Acante est-elle instruite ?

A C A N T E.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.  
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permettez, ô Ciel ! qu'ici je puisse faire  
Plus d'un heureux.

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.  
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;  
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez  
( à Dormene.)

Belle Dormene, oubliez-vous l'offense  
L'égarement du coupable Gernance ?

D O R M E N E.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.  
H ij

Votre grand nom , vos vertueux appas  
 Sont maltraités par l'aveugle fortune.  
 Je le fais trop ; votre ame non commune  
 N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;  
 Votre destin doit changer désormais.  
 Si j'avais pu d'un heureux mariage  
 Choisir pour moi l'agréable esclavage,  
 C'eût été vous ( & je vous l'ai mandé )  
 Pour qui mon cœur se serait décidé.  
 Voudriez-vous , Madame , qu'à ma place  
 Le Chevalier , pour mieux obtenir grace ,  
 Pour devenir à jamais vertueux ,  
 Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?  
 Le meilleur frein pour ses mœurs pour son âge ,  
 Est une épouse aimable , noble & sage.  
 Daignerez vous accepter un Château  
 Environné d'un domaine assez beau ?  
 Pardonnez-vous cette offre ?

D O R M E N E.

Ma surprise  
 Est si puissante , à tel point me maîtrise ,  
 Que ne pouvant encor me déclarer ,  
 Je n'ai de voix que pour vous admirer.

L E C H E V A L I E R.

Y'admire aussi : mais je fais plus , Madame ;  
 Je vous soumers l'empire de mon ame.  
 A tous les deux je devrai mon bonheur,  
 Mais seconderez-vous mon bienfaiteur !

D O R M E N E.

Consultez-vous , méritez mon estime ,  
 Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS

Et . . . Vous , Acante . . .

A C A N T E.

Hé bien ! mon Protecteur . . . ?

LE MARQUIS *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

A C A N T E.

Quoi ? Monsieur . . . ?

LE MARQUIS.

Acante, vous qui venez de naître,  
 Vous qu'une mere ici va reconnaître,  
 Vivez près d'elle; & de ses tristes jours  
 Adoucissez & prolongez le cours.  
 Vous commencez une nouvelle vie,  
 Avec un per, une mere, une amie;  
 Je veux . . . — Souffrez qu'à votre mere, à vous,  
 Je fasse un sort indépendant & doux.  
 Votre fortune, Acante, est assurée,  
 L'acte est passé: vous vivrez honorée;  
 Riche, contente, autant que je le peux.  
 J'aurais voulu . . . Mais goûtez toutes deux,  
 Dormene & vous, les douceurs fortunées  
 Que l'amitié donne aux ames bien nées.  
 Un autre bien que le cœur peut sentir  
 Est dangereux. — Adieu, — je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contents !  
 Quoi ! vous pleurez !

A C A N T E.

Je suis reconnaissante,  
 Je suis confuse.—Ah! c'en est trop pour moi,  
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois;  
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime,  
 Mon état change, & mon ame est la même;  
 Elle doit être à vous.—Ah! permettez  
 Que, le cœur plein de vos rares bontés,  
 J'aie oublié ma première misère,  
 J'aie pleurer dans le sein de ma mère.

L E M A R Q U I S.

De quel chagrin vos sens sont agités?  
 Qu'avez-vous donc? Qu'ai-je fait?

A C A N T E.

Vous partez.

D O R M E N E.

Ah! qu'as-tu dit?

A C A N T E.

La vérité, Madame.  
 La vérité plaît à votre belle ame.

L E M A R Q U I S.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus,  
 Acante!

A C A N T E.

Hélas! . . . .

L E M A R Q U I S.

Ne partirai-je plus?

## L E C H E V A L I E R.

Mon cher parent , de Laure elle est la fille ;  
Elle retrouve un frere , une famille ;  
Et moi je trouve un mariage heureux.  
Mais je vois bien que vous en ferez deux.  
Vous payerez ; la gageure est perdue.

## L E M A R Q U I S.

Je vous l'avoue. — Oui , mon ame est vaincue.  
Dormene & Laure , Acante , & vous & moi ,  
( à Acante. )

Soyons heureux. — Oui, — recevez ma foi ,  
Aimable Acante ; allons , que je vous mene  
Chez votre mere ; — elle fera la mienne ;  
Elle oubliera pour jamais son malheur.

## A C A N T E.

Ah ! je tombe à vos pieds . . .

## L E C H E V A L I E R.

Allons, ma sœur,  
Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;  
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

F I N.



